

Jean-Marie DUBOIS de MONTREYNAUD

La mort, c'est la vie

La mort nous effraie avant de nous tuer. Mais si nous savons que son caractère inéluctable ne change rien à notre liberté, alors elle peut changer notre vie avant de nous faire changer de vie. C'est ce qu'a pu comprendre un médecin en parlant avec ses malades.

DEPUIS quelques années, réfléchissant à mon rôle vis-à-vis de malades, rôle de médecin qui traite et essaie de guérir, mais aussi rôle d'homme qui essaie d'aider l'autre, comme en ami, je m'efforce de ne pas éluder les questions qui me sont posées — quand on m'en pose.

Une première préoccupation me paraît fondamentale : derrière la formulation, quelle est la vraie démarche du patient ? J'aime bien m'expliquer longuement après avoir écouté avec attention, afin de la percevoir. Puis, lorsque j'ai parlé, j'aime savoir comment mes paroles ont été reçues puis comprises. Elles peuvent avoir eu plus, ou au contraire moins d'impact que je ne le voulais ; il faut alors corriger afin qu'il n'y ait 'pas d'équivoque. Parfois, ma réponse est tout simplement refusée. Parce qu'elle ne correspond pas à la vraie question que je n'ai pas décelée. Ou, ce qui revient un peu au même, parce que, malgré sa bonne volonté apparente, mon interlocuteur ne veut pas ou ne peut pas comprendre.

A l'approche immédiate de la mort, si le malade le souhaite, la conversation est assez facile. Pour lui, c'est déjà une quasi certitude : il va mourir. Il voudrait qu'on le lui confirme, en lui laissant tout de même l'espoir d'un miracle.

Loin de la mort, qu'elle soit certaine ou seulement très vraisemblable, la difficulté est autre. Rien n'est simple. Voici un des exemples concrets qui m'a été raconté. Un religieux s'est adressé à son chirurgien en ces termes : « Docteur, je crois avoir une foi profonde et je suis persuadé que je suis assez fort pour entendre de vous la vérité. Je veux pouvoir me préparer. Même si le délai doit être long, je vous en prie, dites-le moi dès maintenant ». Le chirurgien, rendant hommage à tant de sang-froid, s'exécuta. Un an plus tard, à la veille de sa mort, le religieux demanda à

parler au chirurgien. « Docteur, lui dit-il, je vous avais demandé de me dire franchement ce que vous pensiez de mon état ; vous l'avez fait ; vous ne vous êtes pas trompé ; je vous en remercie. Ma vie est maintenant terminée et je suis prêt à mourir. J'aimerais vous faire une dernière requête. Si l'on vous demande, comme je l'ai fait, de dire franchement la vérité, je vous supplie de ne pas le faire : vous ne pouvez pas imaginer combien la certitude que vous m'avez donnée fut dure à supporter ».

J'AI rendu visite à un ami dont la maladie lui paraissait vouloir l'emporter. Je n'avais pas de renseignements médicaux suffisamment précis pour avoir une réelle idée du pronostic, ce qui me permettait de cheminer presque à égalité avec lui sur ce point. Je n'étais plus le médecin, ou très accessoirement, mais l'ami, et sa confiance me touchait. Il accepta que nous donnions libre cours à notre réflexion et à notre franchise. Nous en arrivâmes très rapidement à convenir que ce n'était pas tant la mort du fait de telle maladie, que la mort en général que le chrétien avait des raisons d'accepter mieux que celui qui n'avait pas à l'esprit l'idée de la vie éternelle et que, par conséquent, après tout, peu importait le délai. D'accord, mais on avait le droit d'hésiter : Jésus-Christ est venu nous aider à accepter la mort en nous montrant le chemin, et ce fut difficile même pour lui sur la Croix : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Mais il nous a entraînés de façon convaincante à dire comme lui : « Pourtant, que ta volonté soit faite et non la mienne ».

Il reste que la mort elle-même, en dépit de notre préparation spirituelle, aussi fine soit-elle, sera difficile à accepter. Mais dès maintenant, et à ce moment-là, nous savons que Dieu sera avec nous, car il nous aime et nous appellera pour nous accueillir. Comment et où ? Nous ne pouvons pas l'imaginer, mais nous savons que ce sera dans son Royaume. Saint Jean est formel à cet égard : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il se mette à ma suite, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur » (*Jean 12, 16*).

Mon ami insista. « Quand on est bien portant, dit-il, on ne peut pas comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons, nous... qui nous savons perdus ». Il avait laissé en suspens cette dernière partie de la phrase. Après un moment de silence, nous reprîmes notre réflexion. La question est-elle vraiment là ? De toutes manières, Dieu nous l'a dit, nous ne connaissons ni le moyen ni l'heure qu'Il décidera pour nous rappeler à Lui. A ce compte, nous sommes dans la même situation, malades et bien portants. En plus de la maladie qui, à terme, va entraîner vers la mort ceux d'entre nous qui en sont atteints, qu'ils le sachent ou non, tous nous pouvons mourir aujourd'hui, demain, n'importe quand, d'une maladie aiguë, brutale, d'un accident, ou moins rapidement. La vraie question est de savoir si nous sommes prêts, tous, à offrir notre vie lorsqu'elle nous sera demandée, sachant que la mort est une des manifestations de l'amour de Dieu et que c'est une façon d'entrer dans le

Royaume. Une de nos amies, âgée, mais bien portante, dit : « Je suis comme une fiancée qui attend avec joie la mort, comme le mariage ».

Dès lors, vis-à-vis des multiples occasions de mort que Dieu nous prépare, nous sommes à égalité, malades et bien portants, à condition que les malades ne se laissent pas polariser par la mort, aboutissement de leur maladie. Une telle éventualité peut voiler à leurs yeux la réalité de la mort quotidienne, possible, imprévue. Tout se passe comme si l'arbre cachait la forêt.

A l'inverse, le grand malade peut avoir suffisamment réfléchi à l'éventualité de la mort pour l'accepter n'importe quand. « Je suis prêt, disent certains, mes affaires matérielles et spirituelles sont en ordre. Je puis mourir quand Dieu voudra ». Ainsi, grâce à sa maladie, il a résolu le problème difficile qui consiste à être disponible.

Ces remarques ne doivent pas donner l'impression que l'on peut simplifier facilement des situations bien complexes. Dans la pratique en effet, pour celui qui sait que sa vie est désormais limitée, il manque le but inné en nous qui est de vivre longtemps. Quand nous parlons, par exemple, du sens de notre vie, nous pensons à une vie longue. Apprendre que le but disparaît peut être très difficile à supporter. Dans de telles circonstances, on comprend l'action bénéfique d'un entourage coopérant, qui participe intelligemment, malgré sa propre émotion. On comprend aussi de quelle façon nuancée il faut pouvoir parler de ces choses difficiles, sans aller trop vite ; on réalise que le partage ne peut se faire que progressivement, au rythme de chacun.

A terme, on aura gagné lorsque les uns et les autres auront admis qu'il y a non seulement l'avenir, conditionné par la maladie, mais aussi le présent. Si le malade parvient à accepter sa mort lointaine pour regagner le monde des bien portants, s'appropriant à accepter, comme eux devraient le faire, la mort « quand Dieu voudra », il peut retrouver sa raison de vivre ; il n'est plus différent des autres. Comme eux, il va alors vivre comme s'il ne devait jamais mourir, tout en étant prêt à mourir à l'instant.

LE Christ a témoigné que l'homme parfait n'était pas exempt de l'angoisse de la mort, au point qu'il a paru douter du soutien de son Père. Sa Mère et ses disciples ont été dans la tristesse. Alors le Royaume, la Résurrection annoncés ? Avaient-ils bien compris ? Qui y croyait encore au soir du Calvaire ? Ils ont été bien étonnés de voir le tombeau vide ! Nous, nous savons, car on nous l'a dit et redit : le Christ est ressuscité et la mort n'est pour nous qu'un passage. Nous ressusciterons nous aussi. Mais quel mal avons-nous à l'accepter, malgré notre foi ! Ne serons-nous pas un jour, nous aussi, étonnés ?

J'ai connu dans un service hospitalier une religieuse entrée là pour mourir. Elle avait besoin de soins qu'on ne pouvait lui donner dans sa communauté. Elle acceptait, et tout le monde acceptait avec elle, sa mort prochaine. Nous avons suivi pas à pas son agonie tranquille. Le personnel, pour qui ce fut un surcroît de travail, fut vite conquis par la gentillesse de cette malade qui ne manifestait aucune angoisse et qui est morte dans la sérénité. Les vraies valeurs n'échappent à personne. Plusieurs parmi ses soignantes ont pris sur leur repos pour aller à la messe d'action de grâces qui fut dite à son intention. La transparence de son comportement a certainement permis à son entourage d'apercevoir le visage de Dieu.

Je suis persuadé que les mourants peuvent mettre à profit la prolongation de leur vie, bien plus que nous ne pouvons l'imaginer. Se sachant mourants, ils sont plus ou moins, et souvent plus que moins, débarrassés des contingences de ce monde. Ils sont déjà avec Dieu tout en étant encore avec nous. Ils peuvent donc donner à Dieu le témoignage d'hommes parmi lesquels Il fut. Dieu nous a donné son amour et nous a demandé de nous aimer les uns les autres. Mais Il ne nous a pas défendu de l'aimer et de le lui dire. Passer plusieurs jours à s'adresser à Dieu pour lui dire qu'on l'aime, cela ne peut être indifférent.

Devant la mort, je ne crois pas qu'on puisse éviter totalement l'anxiété. J'attends ce combat que j'aurai à mener contre mon angoisse, si j'ai la chance de vivre ma mort. J'espère vaincre, mais je n'en suis pas sûr. Mais, si j'ai peur, je ne serai pas seul. Le Christ a vécu la pire des situations. Lui qui était Fils de Dieu, venu partager la condition humaine et annoncer le Royaume à tous, il a pu croire qu'il était abandonné et qu'il avait échoué. C'est pourtant en nous montrant comment mourir qu'Il nous a ouvert le Royaume. Le Christ a partagé l'angoisse avec nous, nous que Dieu a faits à son image, nous dont Dieu a voulu que nous ayons le même Père que son Fils.

Lorsque me vient l'idée de l'angoisse contre laquelle je devrai lutter au moment de ma mort, je pense au Christ. Et alors je suis bouleversé de la souffrance qu'il a acceptée pour tous les hommes et donc aussi pour moi. Et en même temps, je suis conforté dans la confiance que j'ai dans un Dieu qui me paraît très proche. C'est pour moi, je le dis en donnant à chaque mot toute son importance, le plus grand bonheur. Et si tel est l'enjeu de l'angoisse que je crains tant, alors je l'accepte volontiers.

Jean-Marie DUBOIS de MONTREYNAUD

Jean-Marie Dubois de Montreynaud, né en 1921. Ancien interne des Hôpitaux de Paris, agrégé de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Reims (Chaire de clinique des Maladies respiratoires). A publié divers travaux de pneumologie et de cinématographie médicale. Prépare un ouvrage sur la relation médecin-malade et sur le malade et la mort. Marié, six enfants.